

## **L'Apollonide (Souvenirs de la maison close)**

**Beautés lasses**

*House Of Tolerance*, France, 2011, 2 h 02

Sami Gnaba

---

Number 287, November–December 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70619ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

La revue Séquences Inc.

**ISSN**

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this review**

Gnaba, S. (2013). Review of [L'Apollonide (Souvenirs de la maison close) : beautés lasses / *House Of Tolerance*, France, 2011, 2 h 02]. *Séquences*, (287), 32–33.

## L'Apollonide (Souvenirs de la maison close)

### Beautés lasses

Avant de s'attaquer à son biopic controversé sur Yves Saint Laurent, Bertrand Bonello nous avait plongé dans **L'Apollonide (Souvenirs de la maison close)**, une œuvre incontournable dans le corpus de son auteur (**Le Pornographe**, **Tiresia**, **De la guerre**), passée presque inaperçue au Québec si les programmeurs du FNC ne l'avaient annoncée à leur édition 2011.

Sami Gnaba

C'est un autre cas malheureux du manque de visibilité auquel de plus en plus de cinéastes et d'œuvres sont confrontés. Les distributeurs frileux de dépenser pour des films d'auteurs dits plus pointus d'une part, les spectateurs pas toujours au rendez-vous de l'autre: il reste que des films, passionnants, singuliers nous échappent, année après année. **L'Apollonide** (disponible aux États-Unis pour les intéressés) constitue un autre représentant de cette catégorie, regrettable, de films injustement rendus orphelins de salles et de rencontre avec leurs spectateurs.



Le sort du monde... à travers la présence éphémère des clients

Présenté il y a deux ans à Cannes, puis au Festival du nouveau cinéma, le film de Bonello concourait avec **Sleeping Beauty** et **Shame** à désigner le sexe comme thème fédérateur de l'année. Mais alors que le **Shame** de Steve McQueen se délitait de sa puissance au cours du dénouement, tandis que le film de Julia Leigh peinait laborieusement à transcender son *pitch* intrigant, celui de Bonello cependant persistera, longtemps après son visionnement, à nous hanter. À l'époque, dans notre couverture du festival, nous déclarions avec le plus grand sérieux du monde que **L'Apollonide** s'affirmait comme l'un des plus beaux films de cette année-là. Aujourd'hui, ce sentiment demeure intact, doublé même d'un regret accru devant son invisibilité au Québec. Et qu'un tel objet filmique, le plus bel accomplissement de son auteur à ce jour, nous ait été refusé, cela relève d'une grande injustice.

Le sexe imprègne l'œuvre de Bertrand Bonello qui, rappelons-le, avait émergé avec un premier film au titre fort révélateur: **Le Pornographe**. Jamais, cependant, il ne nous avait livré un film d'une telle ampleur: envoûtant dans sa beauté plastique, bouleversant dans son portrait des travailleuses du sexe.

L'autre point commun qu'on observe et qui est devenu caractéristique dans le cinéma de Bonello est la lassitude avec laquelle ses protagonistes vivent. Ce sont des héros fatigués, régis par la loi cruelle et impérieuse de la solitude. Dans

**L'Apollonide**, château au luxe onirique hors-temps, hors-monde (rappelant le royaume de **De la guerre**), cet engourdissement du corps, des sens (l'opium amplement fumé), confère très tôt à l'ensemble une tonalité hypnotique. Une impression de songe nous frappe dès le premier plan. Sur un écran noir, se distinguent quelques sons ténus (des rires, des clochers, des gémissements) avant qu'une image parvienne graduellement à émerger, donnant à voir un décor claustrophobe aux éclairages rougeâtres, à travers lequel se profile la silhouette d'une femme. Elle pourrait dormir mille ans, confesse-t-elle à la tenancière de la maison close, continuellement appelée «Madame».

Dans la chambre de passe, Madeleine avoue à son client avoir rêvé de lui. Ses paroles, son rêve relaté préludent l'acte criminel auquel elle sera soumise. Elle, qui attendait de ce dernier une éventuelle demande de mariage tel que suggéré dans son rêve, se fait taillader le visage avec un couteau (scène sordide qui n'est pas sans évoquer celle où Terranova ôtait la vue à sa sœur Tiresia). La voilà à tout jamais marquée comme la femme qui rit, son surnom ultime.

**L'Apollonide (Souvenirs de la maison close)** évoque de par son récit un temps révolu, d'une ère qui s'éclot tandis qu'une autre (le film s'entame au crépuscule du 19<sup>e</sup> siècle) disparaît: l'âge d'or des maisons closes tire à sa fin. Dans son décor privé de toute lumière extérieure, une caméra caressante donne à voir un univers d'existences en suspens et qui est en voie de disparaître. Le sort du monde se joue quant à lui au hors-champ, tout au plus s'invitant à distance, à travers la présence éphémère des clients, des médecins ou encore des lettres lues en voix off, venant ainsi bouleverser la monotonie ambiante des lieux. Hormis une sortie salvatrice au bord d'un étang sous grande influence impressionniste (Renoir notamment), le film demeure ancré dans ce monde nocturne clos sur lui-même résistant mal aux changements socio-économiques, et duquel émane des effluves de «sperme et de champagne», des partages tarifés de solitudes, d'inquiétudes ou de désirs.

Le cinquième long métrage de Bertrand Bonello est un beau film lent, semé de mélancolie(s), fondé sur un mouvement continu de répétitions, néanmoins jamais redondant. Il faut voir avec quelle minutie et sensibilité Bonello capte la quotidienneté de la maison close: les comptes, les repas, les douches ou encore les examens médicaux. Ce qui en ressort, c'est un spleen partagé entre ces beautés baudelairiennes déchues, et dont l'ampleur, rendue avec une beauté aussi enivrante qu'asphyxiante, nous prend à la gorge. Nous voilà projetés vers le passé, quelque part entre **Les fleurs du mal** de Baudelaire et les tableaux de Manet ou Renoir, desquels le cinéma moderne, opératique, de Bonello serait venu raviver les



condes romantiques. C'est dire combien ce film est beau et triste à la fois, à l'instar de ces beautés lasses (Hafsia Herzi en tête) « au rire trempé de pleurs qu'on ne voit pas » qui l'habitent.

Sans une once de vulgarité ou de mauvais goût, le réalisateur sonde, dans une tendresse émue, un quotidien tiraillé entre le vœu d'émancipation et la soumission par laquelle il faut passer pour l'atteindre. Quant aux scènes de sexe, elles figent tout élan d'érotisme ou de sensualité; elles sont filmées froidement, à distance. Jamais il ne rabaisse ses personnages féminins (les hommes demeurant en périphérie du récit, secondaires) ou ne les juge. Il se place à leur écoute; il les regarde vivre solidaires l'une à l'autre, rêver, se préparant, se maquillant ou se lavant après chaque client rencontré. C'est essentiellement un esprit de solidarité en bande féminine de ces travailleuses du sexe que Bonello cherche à illustrer, tout en nous montrant dans un dernier plan final – via un saut dans le temps, de cent ans – comment il a été expulsé des rues aujourd'hui.

Le film déroule un univers réglé malheureusement contre leurs désirs ou leur libre arbitraire, et plutôt modelé selon ceux des clients, leurs fantasmes. Elles doivent coûte que coûte donner du plaisir, les faire jouir. Pour jouer les clients, Bonello a fait appel à nul autre que des cinéastes (Xavier Beauvois et Jaques Nolot, parmi d'autres). Aux yeux du réalisateur, le plus vieux métier du monde s'apparente en très larges proportions à celui de la mise en scène. Fondés sur un similaire rapport de soumission et de jeu, les deux se font écho: présentation générale (une description des vertus de chacune), casting, transaction financière, sélection d'un rôle selon le fantasme de chaque client (jouer à la poupée mutique, se plonger dans un bain de champagne...), pour finalement le conduire à exécution dans l'intimité d'un décor.

En de tels passages, généralement présentés comme lieux de présentation d'hommes sordides, vils, le film chronique le récit d'une solitude commune. Il n'y a pas plus bel exemple que le personnage du peintre, malheureux, obnubilé par le

sexe de ses « muses vénales », qui, aux petites heures du matin, demande à la maîtresse des lieux un lit. Il ne veut pas quitter par crainte de *somber* chez lui, préfère reposer sa solitude auprès des filles. Ce que la caméra de Bonello capture, c'est l'après-extase, la fatigue des corps et la (rare) lumière tranchante du jour après les plaisirs consumés.

Au-delà de cette humanisation réconfortante des relations (entre clients ou même la maîtresse de la maison), règnent malgré tout les lois du commerce sexuel. Si la petite Julie continue à résider dans l'Apollonide, cela ne résulte aucunement des bonnes grâces de Madame, mais plutôt de la générosité d'un vieux et riche client continuant à payer le séjour de sa protégée, même s'il ne peut plus la voir car elle est atteinte de maladie vénérienne.

Nous sommes à l'aube du 20<sup>e</sup> siècle. Le temps file à vive allure, aussi vite que les espoirs qui fanent. La maison ne résistera pas; l'âge d'or des maisons closes est bel et bien révolu. S'organisent en contre partie des infâmes soirées bourgeoises d'orgies où « la fille qui rit », pour se libérer de ses dettes, sert d'attraction. Bonello et Kechiche (*Vénus noire*) filmeront la même année, à quelques mois d'écart, l'horreur de ces salons de Parisiens libertins. Les filles finissent par être prisonnières de leur souffrance ou en proie au mal (les maladies vénériennes), jusqu'à en mourir. Les maisons closes se ferment. « Il faut faire du bruit » une dernière fois, tentent de se réconforter les fidèles de la maison, tandis que « la fille qui rit » pleure des larmes de sperme et que le reste de la bande s'interroge sur ce que l'avenir leur réservera... Derniers éclats de rires et dernières brillances dans la nuit, hantés d'un air funèbre, avant la chute et les lendemains qui déchantent. Majestueux.

■ **HOUSE OF TOLERANCE** | Origine: France – Année: 2011 – Durée: 2 h 02 – Réal.: Bertrand Bonello – Scén.: Bertrand Bonello – Images: Josée Deshaies – Mont.: Fabrice Rouaud – Mus.: Bertrand Bonello – Son: Jean-Pierre Duret, Jean-Pierre Laforce – Dir. art.: Alain Guffroy – Cost.: Anaïs Romand – Int.: Hafsia Herzi (Samira), Alice Barnote (Madeleine), Noémie Lvovsky (Marie-France), Céline Sallette (Clotilde), Ilana Zabeth (Pauline) – Prod.: Bertrand Bonello, Kristina Larsen – Dist. / Contact: IFC.